



Isabelle Rivoal
Grosse

le dilettante

Extrait de la publication

Isabelle Rivoal

Grosse

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture : © Océan/ Corbis
© le dilettante, 2012
ISBN 978-2-84263-693-7

L'anatomie, c'est le destin
Freud

L'état des lieux 1

Je suis énorme. Je me perds de vue. Je m'étaie. Je regarde autour de moi, il y a moi. Dans n'importe quel angle de mon champ de vision, un peu de moi. Ma chair repose, rassurante. Elle est là, je la vois. Je la sens de mes mains, de toute la longueur de mes bras. Je suis là. Posée là, dans le salon. Calée dans des coussins engoutis, concentrée. Mes os à l'abri, emballés de moelleux. Mes yeux divaguent. Il y a des affiches sous verre sur le mur en face, souvenirs d'expositions dont j'ai vu certaines avec Antoine. D'autres, plus récentes, qu'il a dû voir sans moi. Klimt, Basquiat, Schiele, Rothko... Derrière moi, c'est plus difficile. La tête tourne, mais pas le reste. Derrière ma tête, c'est la partie invisible.

Le salon est mon royaume! J'y règne. Difficilement contournable, j'oblige ceux qui me fréquentent à se faufiler autour de moi, près de moi, très près, coincés qu'ils sont entre les murs et moi. Les autres pièces de l'appartement s'estompent doucement de ma mémoire. Cette pièce est la plus grande et la plus

lumineuse, d'où mon déménagement il y a un an. J'ai dû changer de pièce, de la chambre au salon. Ma dernière grande mobilisation. Un exploit! Compression, déplacement des chairs, se hisser, s'appuyer, pas à pas, centimètre par centimètre, vouloir, vouloir tenir. Transpirer, haleter, contracter tous ces foutus muscles, entendre les os grincer sous le poids.

– Ça va aller, ma puce! dit Antoine.

Il transpire. Zohra ne dit plus rien et cela indique qu'elle est en train d'accomplir des efforts au-delà de ses forces. Tous deux sont mes béquilles et ma volonté.

– Allez, on y est presque. Il le faut!

Je sais, Antoine. Je l'ai fait. Mais à présent qu'on me foute la paix. Plus une seule fois, je n'ai tenté ou même aspiré vers la verticalité. Je ne m'en suis pas relevée. Ici aussi je vais atteindre les limites incessamment sous peu. Aujourd'hui, je ne passerai plus la porte.

J'ai faim.

Quand est-ce qu'il rentre?

Dans cette pièce Antoine a raboté les angles des meubles, afin que je ne me blesse pas, que ma peau reste laiteuse et blanche, sans bleus ni rouge. Une étendue immaculée. Il les a repoussés le long du mur, le buffet, un petit canapé, une table basse pour le thé... et pas un coin, rien de saillant, que des rondeurs. Sous moi, le grand lit, angles arrondis, celui de la chambre. Antoine a tout prévu pour mon confort. À travers les grandes fenêtres, j'aperçois le ciel et un bout du jardin, ça va être l'été, bientôt.

Tiens, voilà Antoine qui rentre. J'entends la clé dans la serrure.

– Ça va, ma puce?

– Ça va.

– Je te prépare un thé?

– Oui, j'ai faim.

– J'ai pris des beignets au chocolat.

J'adore!

– Fais vite!

Pendant que l'eau chauffe, il vient m'embrasser, mon homme. Il est sec et long, avec des muscles nerveux et durs. Il m'escalade, prend appui sur moi pour atteindre mon visage. Il me connaît bien. Il s'est glissé entre mes seins, je le sens tendu comme une corde de guitare, une corde aiguë. Je sens déjà son désir, alors qu'il est lové contre moi pour un simple baiser, mais j'ai faim.

– Après, je lui dis.

Il me sourit et va à la cuisine. La bouilloire siffle. De la cuisine, il me parle de sa journée sans attendre une réponse et ça m'arrange.

Il me dit aussi :

– Il faut trouver une solution, Adèle!

– Hum!

– Tu ne vas pas pouvoir rester ici. Il y a eu des plaintes du voisin du dessous, des fissures dans le plafond, apparemment... et puis même, tu ne vas pas pouvoir rester ici dedans. Qu'est-ce que tu en penses?

– Je ne sais pas. Oui.

– Moi non plus, je ne sais pas encore. Mais on va trouver.

– Oui.

Doucement je lève mes deux bras, passe les mains dans mes cheveux, m'ébroue, je remue les orteils, le bas des fesses et la colonne ; tout est là. Il nous apporte le goûter, remplace le thé huileux qui a refroidi à côté de moi, enlève les miettes et les restes d'un prolongement d'après-repas, s'assoit en face de moi, entre mes genoux, et place le plateau sur moi. Il y a un endroit où il tient tout seul et qui est confortable à atteindre ; mes mains ne sortent plus du périmètre de mon corps. J'aime le thé brûlant, même si je dois le boire par minuscules gorgées tout en soufflant, les beignets sont moelleux, doux, et le sucre se colle sur mes lèvres et les transforme, à leur tour, en pâtisseries. J'aime me remplir et sentir le poids des aliments m'ancrer dans mon matelas. Antoine a terminé sa collation mais il sait qu'il ne faut pas m'interrompre, au risque de me rendre maussade ; thé et bout de fromage. Il est patient. Une fois le plateau rangé, il a la technique pour me glisser sur le tapis. Au départ, il part en exploration... Dans mon amplification continue, il y a toujours des territoires vierges à découvrir puis à conquérir. Il me parle de ses trouvailles. Là, sous mes seins, quelque chose de nouveau. Il cherche parmi les plis et les replis, quelque part du côté des hanches, des cuisses, de nouvelles fossettes. Je suis une femme pleine de surprises ! Impossible d'en faire le tour en une fois quand le désir devient

urgence. Il me grimpe dessus, tel le rampant sur la montagne, le lézard sur la coupole, il se débat, naufragé dans mes chairs, il trouve, il pénètre, me secoue les entrailles. Je le vois cramponné à mes flancs, arrimé, agrippé, sombrer dans mes remous, émerger, disparaître à nouveau. Je ne le regarde plus. Je viens, j'érupte.

Il me dit : Je t'aime.

Je lui réponds : Je sais.

La venue au monde d'Adèle

Du plus loin qu'elle se souvienne, Adèle ne voulait pas bouger. Elle ne voulait pas sortir du ventre de sa mère. Cette torpeur aqueuse lui convenait tout à fait. D'instinct, elle évitait déjà tout effort et ne se retourna pas. Assise, les fesses bien calées dans le bassin de sa mère, les rotules sous le menton, on l'aurait cru se balançant mollement dans un rocking-chair. Son père avait eu cette vision en voyant la radio. Au bout de deux semaines de dépassement du terme, les contractions commencèrent un matin et la parturiente fut amenée à l'hôpital. Mais très vite ce début de travail cessa. Aucun mouvement coopérant du bébé ne se manifestait. Un statu quo. On fit une radio. En noir, blanc et gris, on distinguait le petit squelette, les radius et cubitus enlaçant les tibias, les fémurs collés à la colonne vertébrale, le tout surplombé par un gros crâne avec une grosse orbite sombre et des mâchoires disjointes qui semblaient rire aux éclats.

– Regardez, il a mon sourire, disait le père.

Mais ni le médecin ni sa femme ne se joignirent à son rire. Il s'était pris d'affection pour ce petit être têtû qui narguait le corps médical par simple flegme et reconnaissait ce trait de caractère comme le sien, donc quelque chose, déjà, qu'il lui aurait transmis. Sa mère appréciait beaucoup moins les qualités de l'intrus. Depuis quelques semaines maintenant, elle avait la sensation d'exploser, de péter les coutures de son corps, d'être pleine à craquer. Squattée, occupée, envahie, la grossesse lui sortait par les oreilles, lui remontait du fond de la gorge. Il était imminent, le moment de non-retour, celui devant lequel il est impossible de reculer, de remettre à demain, le moment de se scinder en deux, coûte que coûte. Elle aurait voulu faire l'économie de ce passage, ne pas souffrir, s'ouvrir, dégonfler comme si de rien n'était, puis remettre ses jupes serrées, ses escarpins en poussant un landau magnifique. Non, elle n'imaginait pas une seconde qu'un enfant puisse pousser sa tête à travers son sexe pour s'en extraire. Elle fut soulagée qu'une césarienne se révélât nécessaire, et celle-ci fut planifiée pour le lendemain matin, qu'elle se soit mise en travail ou pas. Son sexe resterait indemne.

Pourtant, au commencement de cette aventure inopinée, elle avait aimé se sentir pleine, guetter son ventre qui commençait à peine à poindre. Elle se cambrait pour qu'il la précède, voguant sur les quais de la Seine, toutes voiles dehors. La robe sage de grossesse à col blanc flottait encore quelque peu inhabitée autour d'elle. C'était son premier été à Paris.

L'année précédente, elle était arrivée en septembre quand Paris est déjà agité, alors qu'au mois de juillet, Paris se la coulait douce. Les rues paraissaient plus larges, boulevards béants, places étendues avec leurs colonnes lancées dans le ciel. Elle se promenait des heures durant, seule ou avec l'auteur des faits, aérienne et comblée, se sentait montgolfière, ballon de baudruche, si légère. Elle ne connaissait presque personne à Paris. Sa nervosité, son anxiété avaient disparu, tous désirs aussi; un état d'autosatisfaction totale.

L'hôpital garda la mère dans ses murs. Avant que le père ne parte travailler, le médecin le convia seul dans son bureau.

– Nous vous préviendrons si quelque chose se déclenche dans la nuit. Sinon, nous opérerons demain matin. Nous attendrons la fin de votre service. Encore une formalité : avant ce type d'intervention, il vous faut signer ce document.

Le médecin lui tendit un imprimé sur lequel il devait apposer une croix désignant son choix. Lui, en tant que chef de famille, devait décider qui de l'épouse ou de l'enfant devait être sauvé en cas de risque de mort. N'ayant jamais réfléchi à la question, il se sentit piégé et resta inerte le stylo à la main.

– En général, nous conseillons de conserver la mère, si vous permettez, elle pourra toujours en faire d'autres, après tout. Mais la décision vous appartient.

Devant cette affirmation rationnelle et rassurante, le père cocha « l'épouse ». Tout en signant le formulaire,

il se rendit compte à quel point il était amoureux de sa femme. Sa femme ! Quelle expression adulte : sa femme ! Tout le prouvait ; il était bel et bien adulte. Vingt-deux ans. Et il avait une femme depuis quatre mois. Tout était allé très vite, mais c'était le cours des choses, le cours de la vie, la vraie vie, et par chance il en avait attrapé une jolie, une femme qu'il aimait. Et il se rendit à son service de veilleur de nuit.

Dans la nuit, il but une bonne bouteille de vin rouge, quelques bières et fuma toutes les cigarettes de son paquet de Gauloises. À la dernière, il se sentit perdu. Il ne savait plus à quoi occuper ses mains. Il les passa dans ses cheveux, se frotta le visage, s'allongea sur son lit de camp, les posa le long de ses cuisses, puis il les croisa sur la poitrine. Il se tourna à droite, à gauche. Il se releva, se recoucha et dut s'endormir tout de même un peu.

Quand, à sept heures du matin, il fut libéré, il était doublement heureux ; il allait rejoindre sa belle et s'acheter deux-trois paquets de cigarettes. Il fit un détour pour trouver un fleuriste ouvert et débarqua, fin saoul, imprégné d'odeurs de tabac et de fleurs dans la chambre de sa femme. Elle était épuisée. Toute la nuit, elle avait attendu et rien, pas une douleur, pas un tiraillement, juste l'inconfort de ne plus savoir comment se poser, ni assise, ni allongée, d'être envahie par une créature étrange et immobile. Il la voyait là, debout dans la chambre, sa courte chemise d'hôpital, fendue dans le dos, soulevée par son énorme ventre, laissant apparaître ses deux

petites jambes nues, trop fines pour supporter tout ce poids. Elle recommença à marcher de long en large. De dos, par l'échancrure de la chemise, il apercevait ses fesses qu'elle avait très jolies, mais il détourna le regard en se disant que ce n'était pas le moment adéquat pour les apprécier ! Elle refusa sa bouche qui venait l'embrasser, entourée de tous ces petits poils drus, ne la laissa pas s'approcher d'elle, ni sa main de ses cheveux. Il sentait fort, ses habits de la veille étaient froissés et défraîchis et toute sa personne lui parut incongrue dans ce lieu immaculé. Elle tenta de l'évincer de son champ de vision. Lui, mit ce comportement sur le compte de son tout proche accouchement, accepta qu'il ne puisse pas comprendre cette grande énigme qu'est la féminité, à plus forte raison dans un moment aussi crucial, et quitta la pièce sur la pointe des pieds en l'assurant de son amour. Une fois assis sur le banc de la salle d'attente, il se félicita de sa grande délicatesse et du tact dont il avait fait preuve.

La mère fut amenée en salle d'opération où elle reçut l'anesthésie. Elle se laissa glisser avec volupté hors de son corps, abandonnant celui-ci aux mains expertes du chirurgien. Il entailla la peau de son scalpel, du nombril au pubis, à travers toutes les couches des tissus de son ventre, il créa une crevasse pour extraire l'enfant tout en douceur. Il attrapa ses petites mains et elle fut ainsi hissée au monde, souriante, rose, lisse et paisible. Elle n'avait pas eu à se battre, à se tordre, se compresser par des voies

difficiles, non, elle avait juste à ouvrir les yeux, les poumons et la bouche. Le cordon fut sectionné et, ainsi séparée du grand corps-mère, elle fut soulevée, emportée dans les airs, puis enveloppée.

Le père avait patienté sur un banc, s'assurant que c'était bien là sa place d'homme. Dans les films les futurs pères arpentaient des couloirs d'hôpitaux comme des lions en cage, fumant cigarette sur cigarette, jusqu'à entendre le cri du nouveau-né au point culminant de la tension qui se déchargeait d'un coup en bonheur total. Il trouvait qu'il tenait ce rôle à merveille, mêmes accessoires, même scénario, même décor, c'était juste un peu long pour tenir le suspens et il finit par s'assoupir.

L'infirmière le réveilla et lui tendit délicatement le balluchon.

Ses mains paraissaient immenses quand il le saisit.

– C'est une fille. Félicitations!

Et elle était partie vaquer à d'autres occupations. Il écarta un peu la couverture pour voir le visage de sa fille. Une fille! Non seulement il avait une femme depuis peu et maintenant, une fille! La fille à son papa. Une fille douce et belle. Une fille de lui. Car vraiment, elle lui ressemblait, il se reconnut dans ce visage rose et rond, et cela le désignait clairement : père!

Il ne s'était jamais posé la question avant, mais à ce moment précis, il se dit que c'était bien une fille qu'il avait voulue, qu'il avait toujours voulue. Qu'il n'aurait pas voulu d'un garçon. Qu'il l'avait voulue,

elle, qu'elle serait sa princesse et que jamais plus, il n'en voudrait une autre ou un autre. Il n'y aurait jamais d'enfant plus beau. Elle serait unique pour toujours, comme à cet instant. Et ils restèrent là, à se regarder longtemps avant qu'une nurse ne les surprît.

– Ah ben tiens ! On vous avait complètement oublié. Bon allez, va falloir la nettoyer et l'habiller cette petite, hein ! Quel beau bébé bien calme ! Comment elle s'appelle ?

– Je ne sais pas. Je vais attendre que ma femme se réveille.

– D'accord. Faudra aller la déclarer en mairie ensuite. Bon, pour l'instant, vous nous attendez ici !

Il aurait voulu les suivre, mais fut rembarqué à l'entrée de la nursery.

Puis le bébé sans nom fut couché dans un petit lit plastifié et transparent en attendant le réveil de sa mère.

C'est là qu'Adèle, la pas-encore-nommée, fit le bilan de la journée. Elle, elle serait bien restée là-bas, confortablement lovée dans cette pénombre orangée. Elle n'avait eu aucune curiosité pour le dehors, aucun esprit d'aventure ne l'avait poussée vers ce qu'elle n'était même pas en mesure d'imaginer. Là-bas, il y avait eu tout ce qu'il lui fallait, sauf la place qui s'était réduite au fur et à mesure comme peau de chagrin. Mais même cela n'avait pas été désagréable, l'exiguïté des lieux l'avait comprimée affectueusement. Les parois de son habitacle l'avaient massée, caressée. Là-bas, tout était rythme,

Les gens s'écartent à son passage, il est comme aspiré par l'entrée sombre de la tente. Il va devoir passer devant Mamoune qui se tient à l'entrée. Son corps paraît tout désarticulé, fragile. En passant devant elle, il a peur qu'elle se brise. Mais sa voix crie :

– J'aurais pu la sauver! Alors que toi, tu n'arrives que maintenant. Tu as tout fait pour l'éloigner de moi! C'est de ta faute.

Il ne s'arrête, ni ne ralentit, pose juste sa main en passant sur son épaule. Il sent les os sous la peau.

Au début, c'est l'obscurité. Ses yeux mettent du temps à cerner la forme au centre, les quelques silhouettes autour. Derrière lui entrent des hommes en blanc. Ils foncent vers Adèle, sans hésitation. Ça chuchote. Quelqu'un le remarque, s'avance vers lui.

– Bonjour, je suis le médecin.

– Bonjour, je suis le mari... enfin, son compagnon... nous n'étions...

– Oui! Voilà : votre femme est décédée!

– Comment ça?

– Elle est morte dans la nuit. Le dossier de son lit a cédé, elle s'est retrouvée allongée et elle est morte étouffée.

– Comment ça?

– Le poids de sa poitrine a écrasé ses poumons! C'est notre hypothèse. Et elle est très probable. À votre demande nous pourrions effectuer une autopsie, pour plus de précision.

Antoine n'écoute plus, il s'approche d'Adèle. Il pleure, lui passe la main dans les cheveux, dans son

épaisse chevelure auburn. Il la voit de plus en plus distinctement. Elle a les lèvres bleutées. Les siennes tremblent.

– Monsieur Seilman, excusez-nous. Nous avons besoin de savoir : désirez-vous que nous effectuions une autopsie? C’est conseillé. Au-delà de la cause même de son décès, nous pourrions déterminer, éventuellement, les origines de cette extraordinaire prise de poids. Mais nous avons besoin de votre autorisation.

Il sanglote :

– Non, laissez-la tranquille. Laissez-la se reposer, entière. Elle n’aurait pas voulu.

– Ce n’est pas pour elle, c’est pour vous. Vous ne voulez pas savoir?

– Non.

Puis il s’assoit sur une petite chaise, à côté de son grand corps échoué, entoure sa tête de ses deux mains et murmure :

– Adèle, mon Adèle.